Cercle « Le Sillon » (1893-1914)

1893
Fondation du cercle « Le Sillon ».
* Association de peintres et de sculpteurs non progressistes et principalement réalistes, anciens élèves de l'Académie de Bruxelles.

Les quinze membres fondateurs sont : Léon Bartholomé, Géo Bernier, Fernand Bernier, Emile-Antoine Coulon, Alfred Crick (président du comité du cercle), Louis Cuvelier, Charles De Ligne, Paul Hankar, Jenny Hoppe, René Janssens, Félix Rodberg, Gustave Max Stevens, Charles-Marie Vanderspiet, Paul Verdussen et Désiré Weygers.

(28/01-12/02/1893) Bruxelles, Galerie moderne (rue royale). **Exposition du Cercle Le Sillon (01e).**
* Bartholomé Léon, Bernier Georges , Bernier-Hoppe Jenny (Mme), Coulon Emile-Antoine, Crick Alfred, Cuvelier Louis, de Ligne Charles, Hankar Paul, Hoppe Jenny, Rodberg Félix, Stevens Gustave-Max, Vanderspiet Charles-Marie, Verdussen Paul, Weygers Désiré.
- X Le Sillon à la Galerie moderne in *l'Art Moderne,* 13e année, n° 6. Bruxelles.
Le Sillon est un nouveau cercle composé de tout jeunes. Aucune personnalité bien nette ne s'y remarque encore, mais, ce qui est peut-être plus déplorable, tous ces peintres et ces sculpteurs sont sages et dans leur exposition n'éclate aucun pétard, ne jaillit aucune fusée d'audace, de révolte, de vraie jeunesse. On ne peut leur prodiguer encore que des éloges banals. Ainsi M. Bernier, — franc imitateur de Jan Stobbaerts, — est évidemment un coloriste chaud, Mme Bernier possède du métier et ses natures mortes sont vigoureuses; M. Bartholomé expose de solides dessins, et M. Coulon des dessins modernistes où l'on sent l'influence des Willette et des Rops. Il y a encore M. Gustave Stevens, et M. Crick qui expose le génie du monument de Van Beers à Anvers. « Il y a des qualités là-dedans, » mais pas assez. Elles surgiront peut-être plus fortes un jour. Attendons.

1894
Se joignent au groupe (e.a.) : Louis Cuvelier, Madoux Alfred, Henri Meunier.

(avril 1894) Bruxelles, Palais provisoire des Fêtes (Pl. Lebeau). **Exposition du Cercle Le Sillon (02e).**
* Bartholomé Léon, Bernier Georges, Blieck Maurice, Coulon Emile-Antoine, Crick Alfred, Cuvelier Louis, Janssens René, Madoux Alfred, Meunier Henri, Stevens Gustave-Max, Verdussen Paul, Weygers Désiré.

- X. Le Sillon in *L'Art Moderne*, 14e année, n° 16. Bruxelles, 22 avril 1894, pp. 125-126
LE SILLON Le Sillon ou le Sillage? Car les artistes qui composent la jeune association qui vient d'ouvrir son deuxième salonnet semblent être tous à la remorque de quelqu'un. M. Maurice Blieck imite le coloris, la facture et, dans la Tranchée et dans une impression nocturne, jusqu'aux sujets favoris de M. Victor Gilsoul. M. Alfred Crick reproduit, maladroitement d'ailleurs, les candélabres de M. Paul Du Bois. M. Paul Verdussen paraît hanté par les paysages impétueux de M. Kustohs qui, lui-même... M. Georger Dernier écrase les plates-bandes d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens évoque à la fois ses homonymes parisiens, Besnard, Jacques Blanche, et dans sa grande toile, Jésus apaise les souffrances, le maître décorateur du Panthéon. On va de souvenirs en réminiscences en ces trois salles conquises dans la baraque de planches et de verre du défunt Salon (le vitrail-réclame d'une Weingesellschafl rappelle, dès l'entrée, qu'elle fut, depuis lors, vouée à d'autres destinées). La jeunesse, avec ses audaces et sa foi, est absente. On se croirait reculé de quinze ans, aux bégayements de la Chrysalide, aux débuts de l'Essor, avec plus de talent, de « patte », d'acquis et parfois de malice. Car toutes ces toiles sont, en général, correctement brossées, solidement établies, habilement construites. A part quelques lots d'études et d'esquisses qui sentent les raclures d'atelier, l'ensemble tiendrait fort honorablement sa place dans une exposition officielle. Honnêtement réalistes, peints consciencieusement selon la formule, les tableaux du Sillon sont, pour la plupart, au-dessus de la

moyenne. Ils doivent plaire au public, ils sont d'un « écoulement » facile. Louons leurs auteurs de leur application et de leur talent, mais souhaitons-leur de s'orienter vers des horizons neufs. Il convient de citer particulièrement M. Léon Bartholomé, dont les Vieux Bretons, les Sabotiers, déjà vus au Salon triennal, décèlent une observation juste et une grande sûreté de main ; M. René Janssens, qui aborde à la fois le portrait, le paysage, l'intérieur, et dont la vision assourdie, le dessin correct, l'exacte distribution des valeurs réalisent un art sobre et discret, non sans charme ; M. Alfred Madoux, paysagiste aux brosses prestes, au coloris^vibrant ; M. Henri Meunier, dont les dessins et les pointes sèches ont de la précision et de la finesse; MM. Cuvelier, Coulon, le sculpteur Weygers, etc. M. Gustave Stevens, déjà nommé, et qui a débuté, il y a deux ans, par un portrait de son père très remarqué, aligne l'envoi le plus considérable. Superficiel dans le coloris et dans l'expression, le jeune artiste séduit par des harmonies délicates, par des joliesses de sentiment. Ses aquarelles sont finement nuancées et lavées avec brio. Dans l'ensemble du Salon, c'est, malgré la redoutable hantise des souvenirs, l'impression la plus fraîche et la plus chatoyant

1895

Se joignent au groupe (e.a.) : Fernand Delgrouffe, Ernest Gustave de Vleeshouwer, Jean Gouweloos, Janssens René, Mathieu Paul, Toussaint Fernand.

(octobre 1895) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (03e).**
* e. a. Bartholomé Léon, Bernier Georges, Blieck Maurice, Coulon Emile-Antoine, Crick Alfred, Cuvelier Louis, Delgouffre Fernand. de Vleeshouwer Ernest Gustave, Gouweloos Jean, Janssens René, Mathieu Paul, Meunier Henri, Stevens Gustave-Max, Toussaint Fernand, Verdussen Paul, Weygers Désiré.
**« La troisième exposition du Sillon s'ouvrira le 5 octobre prochain au Musée moderne. Le public y trouvera plusieurs œuvres du peintre anglais Sir Edward Burne-Jones. Au cours de l'exposition des conférences seront données par MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud et Valère Gille ! ».
« […] le meuble de hall dessiné par l'architecte Paul Hankar. Sir Edward Burne-Jones ajoute au Salonnet du Sillon l'intérêt de quelques dessins à la mine de plomb et à la sanguine. » (in *L'Art Moderne*, cfr infra)

- X. Le Sillon in *L'Art Moderne*, 15e année, n° 41, Bruxelles, 13 octobre 1895, pp. 323-324.
[en ligne] à l'adresse https://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1895_f.pdf
« Le Sillon — un cercle de très jeunes peintres, une « Chrysalide » qui porte de sérieuses espérances, — débuta en février 1893 à la Galerie Moderne par une exposition indécise, impersonnelle, qui passa quelque peu inaperçue dans la bagarre annuelle des Salons. Puis ce fut, en avril 1894, une nouvelle tentative dans la baraque en planches de la place Lebeau d'où venait d'émigrer, après la déroute triennale du Salon officiel, quelque exposition de produits alimentaires. Cette fois le Sillon s'affirme au Musée en un salonnet de choix, trié sur chevalet, et qui paraît être le point de départ d'une campagne de quelque durée. L'Essor, le Voorwaarts, Pour l'Art ayant clos leur cycle, les XX mués en cette triomphante Libre Esthétique dont l'organisation, le plan et jusqu'aux modes d'exhibition sont désormais calqués en tous pays, il se pourrait que le Sillon drainât le mouvement moderniste à Bruxelles et devînt, à côté de sa sœur aînée, la citadelle des aspirations nouvelles. Qu'importe le nom ? Qu'importe l'étiquette ? L'essentiel, c'est que la bataille s'engage, c'est que la vague succède à la vague, et que toujours, en ce renouvellement perpétuel sans lequel il n'y a que misère et mort, les conceptions neuves, les expressions inédites se fassent jour. Le Sillon, le moins intransigeant des salonnets d'avant-garde, gagnerait, semble-t-il, à ne point s'assagir en de périlleux décalques. Le Sillage, disions-nous l'an passé, serait peut-être une plus exacte appellation, puisque chacun des artistes qui y exposent paraît prendre la remorque d'une personnalité en vue. Les choses n'ont guère changé, si ce n'est que certains membres du Sillon ont changé de remorqueur. M. Georges Bernier, qui imitait Stobbaerts, s'inspire cette année, résolument, d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens, le plus Jacques Blanche du groupe, et non le moins talentueux, s'oriente, en son curieux Roi Harfalgar, vers l'archaïsme de Burne-Jones et les joailleries de Gustave Moreau. M. Emile-Antoine Coulon n'aurait vraiment pas besoin de déclarer, à côté de sa signature, qu'il est élève de Félicien Rops pour que ses œuvres, à part leur trivialité et leur incorrection de dessin, évoquassent le souvenir du maître graveur.

Fernand Khnopff a, parmi les jeunes exposants, au moins deux adeptes convaincus qui se sont assimilés jusqu'à l'habitude qu'il a prise de couper la tête à ses modèles, et qui ont poussé la ferveur jusqu'à contrefaire "son très spécial monogramme. M. Maurice Blieck est-il l'élève de Gilsoul ? Ses paysages, d'ailleurs de belle allure décorative, témoignent de son ardente admiration pour cet artiste. M. Fernand Toussaint a-t-il passé par l'atelier d'Alfred Stevens ? L'un de ses portraits de femmes et son Clavecin (à part l'harmonie perroquet — rouge, vert et jaune — de l'avant-plan que désavouerait avec véhémence l'illustre peintre) l'affirment énergiquement. Quant à M. Alfred Crick, nul ne niera, en voyant ses Liserons et sa Pauvrette, qu'il ait travaillé sous la direction de Charles Van der Stappen. Mais n'oublions pas qu'il s'agit de débutants. L'impression inévitable du « déjà vu » dissipée, examinons de plus près les œuvres. La plupart méritent qu'on s'y arrête, et forment, dans l'ensemble, une exhibition de bonne tenue, homogène et attrayante. Le Portrait du sculpteur Weygers, de M. René Janssens, est, peut-être, le meilleur morceau de peinture du Sillon. Il rappelle, par ses tonalités assourdies, par la sobriété du dessin, par le style de la silhouette et l'expression méditative du modèle, certaines toiles de Fantin-Latour. Bon ! Encore un nom de peintre que fait surgir en notre pensée l'une des œuvres capitales de l'exposition. Qu'on veuille bien ne voir en ce rapprochement que le désir, non de critiquer, mais de faire saisir, par un exemple, l'aspect d'une toile qui marque parmi les meilleures productions de l'année. Car si le Portrait de M. Janssens rappelle, par sa tenue générale, les œuvres du célèbre peintre, il diffère complètement de celles-ci par la facture, et ici au moins ne s'agit-il pas d'influences mais d'une simple affinité de vision, d'une parenté intellectuelle. Dans des données analogues, un Portrait de femme catalogué L'Étude enferme, à dose plus restreinte, des qualités identiques. Mais qu'est-ce donc que cette malencontreuse bibliothèque que le modèle porte sur le dos ? Ce rayon chargé de volumes gagnerait à être remis à son plan, ou tout simplement reculé sous la draperie héliotrope qui en dissimule la moitié. De consciencieuses études—intérieurs d'églises amoureusement détaillés — complètent l'envoi du jeune artiste, dans lequel il est aisé de démêler un portraitiste d'avenir. M. Gustave Stevens partage avec M. René Janssens l'intérêt principal du Salon. Le portrait de fillette qu'il intitule Fleur de lys, et qui s'appelait au Champ de Mars, l'an passé, Sœur d'infante — les deux titres n'ont d'ailleurs rien d'incompatible — est d'une grâce et d'une joliesse un peu mièvre. Son Roi Harald Harfalgar, qui « depuis deux cents ans, fasciné par une ondine au fond de l'Océan, ne peut ni vivre ni mourir », démontre que le sortilège des incantations n'atteint pas seulement les monarques légendaires et qu'il est, de l'autre côté de la Manche, une dangereuse naïade blottie sous les ombrages de Tlie Grange, au bord d'une longue avenue bien connue de ceux qui ne bornent pas leurs pèlerinages esthétiques à la visite annuelle des deux Champs parisiens. L'artiste ne manque, d'ailleurs, ni de goût ni de savoir-faire. Et sa maîtresse toile, n'étaient d'écrasants souvenirs, plairait par l'harmonie des tons, en leur gamme conventionnelle, par la disposition décorative des accessoires, par l'incontestable habileté du métier. Quand M. Stevens se contente d'être lui-même et d'exprimer naïvement une impression reçue, il séduit davantage. Et de son copieux envoi, nos préférences vont aux simples études de clochers où, dans l'enchevêtrement des madriers, on sent frissonner l'âme des carillons M. Fernand Toussaint s'attache aux élégances féminines, cl il est assez naturel que sa palette ait été influencée directement par le maître qui les exprime avec, une virtuosité que nul n'a égalée. Débarrassé d'obsédantes réminiscences, revenu à plus de simplicité et — oserions-nous dire ? — de candeur, H. Toussaint prendra sa place au bon rang. C'est, semble-t-il, un défaut général au Sillon que cette habileté de main prématurée. Il y a un âge où il sied d'être gauche. Et en ce salonnet de débutants, point de gaucherie, ou si peu ! Juste ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air trop roublard, et encore ! Voyez les dessins au fusain de M. Léon Bartholomé : La Fileuse, Couturières à Daoulas, Intérieur à Gouézec. C'est fait de main experte, en manière d'illustrations, avec un incontestable talent d'exprimer d'un trait sûr les moindres détails du costume, de l'ameublement. On souhaiterait une vision plus synthétique, le caractère de la Bretagne exprimé avec plus de sobriété, en ses éléments essentiels. Une étude de femme couchée décèle une tendance vers ces recherches, et cette étude marque peut-être, dans l'évolution d'un des artistes les mieux doués du Sillon, un point de départ. Nous avons signalé la parenté d'art qui unit M. Maurice Blieck à Victor Gilsoul. C'est, sur des ciels d'un bleu profond, même déploiement de verts intenses et, en certains crépuscules tombant sur le miroir des eaux, identité presque complète de vision et d'expression. La Paix vespérale, qui montre une haie de peupliers rangés en bataille sous le vol de légères nuées, a néanmoins, nous l'avons dit, une belle allure décorative qui décèle un paysagiste de l'école des anciens maîtres. Mais que M. Blieck demeure paysagiste et se garde d'attaquer la figure ! Son Portrait de femme en noir détonne étrangement dans l'ensemble de son

envoi. Le plus vigoureux des coloristes du Sillon, c'est M. Paul Mathieu qui en ses quartiers de viande crue, on ses rougets, en ses pommes, ses oranges, ses poteries, sonne les plus joyeuses fanfares qu'on puisse ouïr. Les airs en avaient été, il est vrai, notés avant lui par Alfred Verhaeren et par Hubert Bellis. Mais le jeune artiste les rajeunit en les transposant dans un ton plus élevé encore. Et sa musique éclate tumultueusement. Tant pis pour les voisins ! A citer, dans l'envoi de M. Jean Gouweloos, un Automne qui montre, renversée dans un fauteuil, une figure de femme âgée, les maintes jointes, perdue dans la contemplation d'un paysage nocturne. A citer aussi l'*Orchidea* et quelques autres dessins, d'un sentiment très pur, de M. Louis Cuvelier. Enfin, les paysages de MM. Delgouffre et Verdussen, les dessins de MM. Henri Meunier et Amand De Vleeschouwer, les sculptures de MM. Crick et Weygers, le meuble de hall dessiné par l'architecte Paul Hankar. Sir Edward Burne-Jones ajoute au Salonnet du Sillon l'intérêt de quelques dessins à la mine de plomb et à la sanguine, menue monnaie d'un talent qu'il serait téméraire de juger sur ces incomplètes données. »

1896

Se joignent au groupe e.a. : Alfred Bastien, Gustave Flaschoen, Victor Mignot, Moerenhout Victor.

(03/01-31/10/1896) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (04e)**

* e. a. Bastien Alfred, Bernier Georges, Blieck Maurice, Coulon Emile-Antoine, Flasschoen Gustave, Janssens René, Meunier Henri, Mignot Victor, Moerenhout Victor, Stevens Gustave-Max, Toussaint Fernand, Verdussen Paul, …

** Affiche de Gustave Stevens.

***

- Roland de Mares, 'Le Sillon' in *L'Art Moderne*, 6e année, n° 4,. Bruxelles, 11 octobre 1896, p. 323. [en ligne] à l'adresse https://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1896_f.pdf

« Décidément on y vient, aux salonnets, aux salonnets tant décriés il y a quelques années encore. Le public commence à comprendre tout l'intérêt de ces petits salons où se groupent tous les hommes d'un même bord. On peut ainsi mieux juger des tendances et des efforts des générations ; on n'y rencontre pas ce pêle-mêle des salons officiels où trop souvent les contrastes violents font perdre aux toiles leur réelle valeur. Mais parlons du Sillon. En admettant sans discussion la manière de voir des artistes du Sillon, l'ensemble de cette quatrième exposition donne une impression excellente. On remarque chez tous ces peintres le souci de réagir contre ce qu'on pourrait appeler la peinture intellectuelle. Est-ce bien? Est-ce mal? C'est ce que nous discuterons une autre fois. Pour le moment contentons-nous de constater cet effort. II y a au Sillon des gens de talent, c'est incontestable. M. Mignot, par exemple, qui expose quelques affiches dans la première salle, a beaucoup de talent ; je lui reprocherai seulement d'être trop exclusivement peintre. Son affiche pour la kermesse de Bruxelles, suffisamment criarde, est beaucoup trop lourde, et malgré la parfaite exécution des détails, elle ne laisse aucune impression, ne suggère aucune rêverie. Pourtant, dans maintes autres œuvrettes, il s'affirma très heureusement. Ses croquis qui se trouvent dans la troisième salle témoignent d'une véritable émotion. Mais là encore la facture écrase l'idée. Je n'aime pas beaucoup ce que fait M. Fernand Toussaint. C'est d'une recherche et d'une ingéniosité exaspérantes. C'est habile, mais cela manque de sincérité. La joliesse de telle figurine tout enrubannée ne donne pas la mièvrerie exquise qu'on s'attend à y trouver. Ce n'est pas original, c'est excentrique. J'aime beaucoup mieux, par exemple, le « faire » plutôt banal, mais d'une sincérité évidente de M. Bernier, qui expose une grande toile représentant des chevaux et des bœufs s'efforçant de tirer une charrette chargée. Le fond de cette toile est large, le mouvement des bêtes est superbe; il y a là l'effort quand même qui laisse une impression intense. Les deux maîtres du Salon semblent être M. Alfred Bastien et M. Blieck. M. Bastien expose des portraits d'une rare vigueur, minutieusement étudiés, dégageant un sentiment un peu brutal peut-être, mais réel et profond. Ses paysages ont un charme tout particulier. Ils expriment un mystère exquis, le mystère des soirs d'arrière-été. Malheureusement pour M. Blieck nous avons vu des coins de Paris de M. Raffaëlli, qui a si admirablement surpris l'âme de la grande ville. M. Blieck ne rend que fort imparfaitement la lumière de Paris, cette lumière qu'on ne retrouve en aucun autre coin du monde, dont la grisaille fade épand sur toute chose je ne sais quelle mélancolie. Je préfère ses figures, qui sont vigoureuses et nettes. De M. Paul Verdussen des coins de Campine curieux, exprimant bien le navrement de ce désert de bruyère. M. Gustave Max Stevens est l'auteur de l'affiche du Sillon. Il expose un Ravissement d" Andromède

qui est plutôt maladroit. C'est pauvrement conçu, mais convenablement peint. L'exposition de M. Janssens est fort intéressante. Il y a beaucoup de vie dans ses portraits. A signaler tout particulièrement une tête de femme charmante d'expression. Les natures mortes de M. Victor Moerenhout sont plutôt faibles. Ce peintre a de sérieuses qualités de coloriste, mais tout cela est banal et dur. Dans la quatrième salle sont groupés les aquarelles et les dessins. A gauche, en entrant, quelques remarquables aquarelles de M. Gustave Flasschoen. La première, une petite marine très simple, est exquise de tons et de sentiment. M. Henri Meunier expose des dessins qui prouvent que le jeune auteur de l'affiche des concerts Ysaye travaille sérieusement. Sa Juventis Victrix est d'une beauté vraiment empoignante. Le « faire » est bien adéquat au grand symbole qu'il doit exprimer. Très remarqué aussi le Chemin vers l'Infini, les fantômes cheminant sur la route sombre vers la porte lumineuse. M. Meunier est peut-être le seul exposant du Sillon se souciant du symbole. Enfin, signalons encore dans cette quatrième salle une série de pochades de M. Coulon qui sont plutôt d'un goût déplorable. Voilà le gros du bilan de la quatrième exposition du Sillon. En cette première visite nous n'avons voulu que signaler les œuvres de ceux qui semblent destinés à prendre une place bien spéciale dans ce petit groupe. Dans un prochain article nous parlerons de la rare sculpture qui y est exposée et nous discuterons les tendances de ces jeunes. »

Conférence de Fernand Khnopff au « Sillon » à Bruxelles sur William Morris qui est décédé ; Khnopff plaide pour une renaissance des arts appliqués sur le modèle anglais.

1897

Se joignent au groupe :de la Perche Gaston, Haustraete Gaston, Marin Jacques, Mascré Louis, Matton Arsène, Michaux Pierre, Nocquet Pierre, Pinot Albert, Smeers Frans, Swyncop Philippe, Wagemans Maurice.

(02/10-31/10/1897) Bruxelles, Musée Moderne. **Salon du Cercle Le Sillon (05e)**
* e. a. Bastien Alfred, Blieck Maurice, Stevens Gustave-Max, Verdussen Paul.
Invités : Lambeaux Jef, Stobbaerts Jef
Membres d'honneur : Sir Edward Burne-Jones, Claire Friche, …



- X. 'Le Sillon', in *L'Art Moderne*, 17e année, n° 42, Bruxelles, 17 octobre 1897, p. 338, [en ligne] à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1897_f.pdf
« Tous les ans, à l'époque des labours, le Sillon ouvre la marche des salonnets bruxellois. Au retour des voyages et des villégiatures, une affiche flamboyante soudainement apparue à la vitrine des marchands de couleurs et des éditeurs d'estampes rappelle le critique au devoir professionnel, le passant à l'obligation convenue de ne laisser passer aucune « manifestation » d'art sans lui consacrer un moment d'attention. Les yeux encore éblouis de la lumière radieuse des plages, de la fraîcheur des forêts, de la splendeur des glaciers, on se rend docilement à l'appel [polychrome du jeune cercle. Et la surprise se renouvelle, chaque automne, à l'aspect fuligineux, uniformément sombre et triste, des peintures exposées. Les artistes du Sillon, peut-être en raison du titre qu'ils ont adopté, voient la nature couleur de terre. Qu'il s'agisse d'une étude d'académie, d'un portrait, d'un paysage, la palette est sombre. C'est l'école du « fatal », du tragique, d'où tout sourire est banni. Quand ils se réunissent, ces bons jeunes gens doivent ressembler à des conspirateurs et on les pressent graves, soucieux, hantés de pensées sinistres. Ce qui est plus fâcheux, c'est l'uniformité de vision que décèle l'ensemble de leurs œuvres. La même main parait avoir brossé ces quelques douzaines de toiles, qu'on pourrait, presque toutes, attribuer au hasard à l'un ou à l'autre des membres du cercle, et même à des artistes plus notoires, qui imprègnent avec trop d'évidence de leur personnalité les jeunes talents du Sillon. N'insistons pas sur les influences de quelques maîtres dont le coloris, les sujets favoris et jusqu'aux procédés de facture transparaissent dans les toiles offertes au public. Bornons-nous à saluer dans leurs descendants ces ancêtres aimés. Mais souhaitons qu'après cinq ans d'essais, le Sillon nous donne enfin l'impression de quelque talent original qui trouve en lui-même et non dans les ateliers célèbres une raison de peindre et surtout d'exposer. Il y a certes, parmi ces habiles manieurs de brosses, assez d'aptitudes et de métier pour espérer autre chose

que le perpétuel recommencement auquel ils se livrent obstinément. Blieck, en quelques-unes de ses études, d'un coloris harmonieux dans la gamme sombre ; M. Stevens, malgré ses jeux d'escarpolette entre les maîtres espagnols, d'une part, et les peintres préraphaélites, d'autre part, qui en font un Jacques Blanche bruxellois ; M. Bastien, M. Verdussen et quelques autres décèlent, à défaut de profondeur et de personnalité, une main experte et des connaissances techniques. Mais leur art demeure sans intérêt et sans portée. A quoi bon rééditer ce qui a été fait par d'autres, avec plus d'autorité et de force, et de quel attrait ces délayages de tableaux connus peuvent-ils être pour nous ? Deux invités semblent quelque peu dépaysés en ce milieu d'art factice, soumis uniformément à une recette réglementaire : Stobbaerts et Lambeaux. Le premier affirme en trois toiles, dont l'une admirable, La Cuisine, sa maîtrise superbe ; deux bustes et une esquisse en plâtre donneraient du second une idée assez malheureuse si l'on ne connaissait de lui des œuvres d'un art indiscipliné, robuste et sain. Le Sillon s'est placé sous le patronage de ces deux artistes. Il a choisi d'autres membres d'honneur encore, dans la liste desquels, à côté de Sir Edward Burne-Jones, Baronet, on est agréablement surpris de rencontrer la gracieuse cantatrice Claire Friche. »

Esquisse d'Alfred Bastien, fusain.

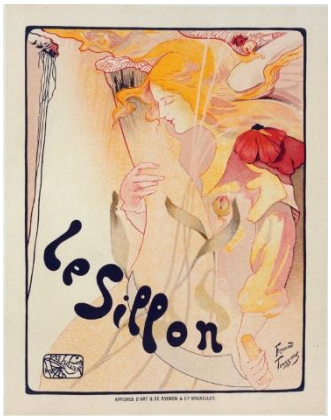


De nombreux artistes se joignent progressivement au mouvement : Apol Armand, Brohée Louise, Bulens François, Colin Jean, Degreef Amédée, Denaeyer Felix, Godfrinon Ernest, Laudy Jean, Navez Arthur, Pinot Albert, Raemaekers Henri-François dit Ramah, Rion Lucien, Simonin Victor, Spilliaert Léon, Starke Konrad, Thévenet Louis, Thysebaert Emile, Tordeur Jean-François, Georges Van Zevenberghen.

1898

(/ - / /1898) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (05e).**

Affiche de Fernand Toussaint



1899

(avril 1899) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (06e).**
* e. a. Bastien Alfred, Blieck Maurice, Bouy Gaston, Delgouffre Fernand., Gouweloos Jean, Marin Jacques, Mascré Louis, Mathieu Paul, Meunier Henri, Nocquet, Orazi, Puttemans Auguste, Smeers Frans, Stevens Gustave Max, Verdussen Paul, Wagemans Maurice, Weygers Desiré

- X. 'Le Sillon' in *L'Art Moderne* n° 16, Bruxelles, 15 avril 1899, p. 137.
[en ligne] à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1899_f.pdf
« Le Sillon a, cette année, une exposition abondante, touffue, plus variée et plus intéressante que ses précédents Salonnets, sur lesquels la présente exhibition marque d'incontestables progrès. Un air de famille unit la plupart des membres du jeune cercle, voués au culte de la couleur truculente, aux joies du « morceau » savoureux, au souci exclusif d'offrir à l'œil un régal sensuel. Et la parenté s'affirme si étroite que les tableaux de M. Blieck, par exemple, pourraient être, semble-t-il, indifféremment signés par M. Bastien, ou par M. Wagemans, ou même par M. Smeers, bien que le coloris de ce dernier n'ait pas la rutilance ni le chatoiement qui distinguent les œuvres de ses frères d'armes. Le groupement a sa signification. Il est même fait pour étonner un peu. Tandis que l'art d'aujourd'hui s'oriente d'une part vers l'étude scrupuleuse de la nature, saisie dans ses effets les plus fugitifs, d'autre part vers des conceptions hautement intellectuelles, voici que des artistes de talent rebroussent chemin et s'attachent aux pas des précurseurs du mouvement moderniste, aux peintres de 1860. Courbet et ses continuateurs exercent sur ces jeunes gens une fascination. Leur art sort des musées, et non de la vie, ce qui est inquiétant. Et leur habileté à brosser et à trueller portraits, figures nues aux chairs rubéniennes et paysages est telle que leur manière de peindre apparaît imperfectible. Ils ont, semble-t-il, atteint d'emblée le point culminant où les pourra conduire une vision impersonnelle servie par un métier cousu de malices. Tous les trucs leur sont familiers. Les sauces, les vernis, les glaçures, les pâtes recuites au four au point d'être lustrées comme des émaux, les sabrures véhémentes, les hasards heureux du couteau à palette, tout est employé simultanément, —ce qui est d'ailleurs le droit strict de ces virtuoses de la brosse mais donne à leurs peintures l'aspect d'œuvres très anciennes, ambrées par les années. On peut se demander quelle sera, sur ces toiles patinées à miracle, l'inévitable patine du temps. Dans la somptuosité de leur coloris, ces œuvres ont d'ailleurs une réelle séduction, et je citerai parmi les plus attachantes les paysages bourguignons de M. Bastien, les portraits de M. Wagemans, la Fonte des neiges et les sites ardennais de M. Blieck. Quelques-uns des nombreux paysagistes du Sillon révèlent d'autres tendances. La sincérité de M. Paul Mathieu, dont la palette délicate excelle à exprimer la mélancolie des châteaux délabrés et des parcs solitaires, le sentiment poétique de M. F. Delgouffre dans ses crépuscules, sa Danse de fées, ses évocations nocturnes, l'harmonie robuste des toiles de M. Paul Verdussen requièrent spécialement l'attention. Aux portraits dramatiques qu'il exposa l'an dernier, M. Jean Gouweloos substitue, cette fois, des effigies moins pathétiques mais dans lesquelles on sent la volonté d'échapper, par le choix de la pose, du vêtement, de la mise en pages, à la banalité lassante de la « commande ». Ses meilleurs portraits, et en même temps les meilleurs du Salon, sont ceux du major Schmid et du peintre Delgouffre, — celui-ci un peu « matamorant » dans son ample mac-farlane, mais de belle allure et de joyeuse exécution. Le portrait d'Ivan Gilkin, par M. Stevens, n'était une draperie japonaise qui « mange » le modèle, marquerait aussi, malgré le peu de solidité de la peinture, parmi les toiles notables du Salon. De nombreuses illustrations de M. Orazi pour les Contes de Poe, des affiches d'Henri Meunier, des compositions de M. G. Bouy commentées par des textes peut-être superflus complètent, avec nombre d'œuvre de moindre intérêt, le contingent des laborieux artistes du Sillon. Des sculpteurs ont apporté, eux aussi, une moisson copieuse au Salonnet. Et les noms de MM. Mascré, Marin, Nocquet, Matton, Puttemans, Weygers promettent à la génération ascendante des talents variés que la possession d'une personnalité distincte mettra, nous le souhaitons, mieux encore en valeur à l'avenir. »

1900

(10/11-10/12/1900) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (07e).**
* Participants : ?
- X. Le Sillon in *L'Art Moderne* 20e année, n° 43. Bruxelles, 28 octobre 1900, pp. 346
« Le VIIe Salon du Sillon s'ouvrira le 10 novembre prochain, au Musée Moderne. Outre les œuvres des membres et de quelques nouvelles recrues, le Cercle exposera cinq toiles inédites du regretté paysagiste Jean Degreef. »



Affiche de Frans Smeers

- Octave Maus, 'Le Sillon' in *L'Art Moderne* 21e année, n° 46. Bruxelles, 18 novembre 1900, p. 268. [en ligne], à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1900_f.pdf
Les bitumes, terres d'ombre, noirs d'ivoire et ocres brûlées dont, avec une persistance plus opiniâtre que plaisante, les artistes du Sillon enténèbrent leurs toiles depuis la fondation de leurs Salonnets annuels, se tempèrent cette fois, dans les envois de quelques-uns d'entre eux, de colorations plus lumineuses. Il semble que le bon laboureur qui préside aux destinées de l'association oriente vers Damas sa charrue... Est-ce à l'influence du paysagiste défunt Jean De Greef, auquel le Sillon décerne, par l'exposition de cinq de ses toiles maîtresses, une sorte d'hommage posthume, qu'est dû ce revirement ? Degreef n'était pas luministe, au sens contemporain du terme. Mais il aimait d'un amour sincère la nature, dont il reproduisait avec une sorte de volupté les aspects chatoyants, l'atmosphère limpide, les horizons clairs et profonds. 11 osait exprimer la verdure des bois éclaboussée de soleil, la lumière irisée des cieux réfléchie par le miroir des eaux, l'éclat métallique des toitures d'ardoises perpendiculairement frappées par les lueurs diurnes. Son réalisme convaincu le mena tout naturellement à la vérité, sans que le peintre eût à se délier des souvenirs qui pèsent de tout leur poids sur nombre de ses émules. Consciemment ou non, d'autres suivent son exemple, abandonnent les musées et ouvrent les yeux aux grâces riantes de la nature. Les études rapportées de Saint-Cloud par M. Alfred Bastien révèlent une direction nouvelle dans son art robuste, dominé trop exclusivement jusqu'ici par le respect des maîtres de jadis. S'il sacrifie encore, dans son portrait de Capazza, aux conventions picturales de ses débuts, le portrait de Mme Bastien et celui de M. Alfred Madoux semblent, en revanche, marquer une transition entre ces formules clichées et une vision plus personnelle, en même temps que l'affranchissement — souhaitons-le complet et définitif — des lourdes technies uniformément employées par les artistes de son groupe. Autre symptôme tout aussi caractérisque (sic) : l'adjonction d'une recrue nouvelle, H. Deglume, découvert dans un bourg du Hainaut, et qui, loin de « broyer du noir » comme ses ténébreux confrères, éclaire résolument sa palette de tons vifs et lumineux, même lorsqu'il tente d'exprimer la Brume du soir sur l'Escaut, un joli ragoût d'harmonies mauves et roses. D'autre part, M. Blieck s'obstine, en des paysages d'une incontestable virtuosité, à évoquer Courbet, et, dans ses portraits, à affecter une vulgarité qui confine à la gageure. M. Smeers et M. Wagemans persévèrent, eux aussi, dans le romantisme d'une vision assombrie. Ils se servent mutuellement de modèles, et leur faire s'identifie à tel point qu'il est difficile de reconnaître les unes des autres les œuvres signées par l'un et par l'autre de ces deux artistes, obsédés tous deux par un passé artistique qu'il faut certes admirer mais qu'il est illogique de vouloir ressusciter à notre époque. M. Gustave-Max Stevens, dont chaque exposition est une surprise, traite à sa façon le paysage. Le château de Freyir, avec ses pelouses rectilignes, ses charmilles, ses boulingrins, ses rangées d'orangers hiératiquement plantés dans leurs caisses, lui a inspiré une série d'études d'un caractère vétusté et charmant. Elles font songer, sans les rappeler directement, aux minutieuses

évocations de Doudelet et de Melchers et, mieux que ses portraits, figés en des attitudes de mannequins, décèlent la vision artiste du peintre qu'affirment, au surplus, une curieuse décoration en tons plats, archaïque, elle aussi, malgré le modernisme de son exécution, et un panneau exécuté en pyrogravure. Les concurrents au prix Godecharle se retrouvent fraternellement à la cimaise du Sillon. Voici M. Pinot, dont le coloris rappelle celui d'Alfred Verhaeren, 11. Swyncop, le lauréat, dont les portraits et études sont encore peu significatifs et laissent perplexes sur la voie que suivra le jeune peintre, M. Servais Detilleux, qui, avec plus d'acquis et une certaine unité de tendances, parait marquer une préférence pour le symbolisme et l'allégorie. Toujours hanté par Félicien Rops, M. Coulon habille en Dentellières des Flandres des modèles évidemment typés à la terrasse du Café d'Harcourt ou de la Taverne du Panthéon. Ses Dialogues des morts (Napoléon et Duguesclin, Napoléon et Jeanne d'Arc) attestent un sens de l'illustration que divers croquis pour le Waterloo d'Henri Houssaye montrent prêt à s'affirmer... Des paysages et de curieuses études d'intérieur de M. Verdussen, quelques toiles réunies à la mémoire de Fernand Delgouffre dont la sympathique physionomie, évoquée par le vivant portrait qu'en fit M. Jean Gouweloos, s'érige au milieu de ses œuvres, des Types de Paris croqués de façon amusante par M. Victor Mignot et destinés à la prochaine publication d'Octave Uzanne, de fines éludes d'animaux de M. G. Bernier, en réel progrès, des figures agréablement modelées par M"1 " Bernier-Hoppe, des dessins et pastels de M. Bartholomé, des études de paysage de M. Amédée De Greef, qui reflète la calme vision de son père, complètent un ensemble honorable et révèlent, à défaut d'originalité, un labeur assidu et une réelle probité d'art. La sculpture apporte au Salon du Sillon un appoint sinon brillant du moins copieux. Au classicisme froid et guindé de M. Marin s'oppose l'art plus souple et plus humain de M. Noquet, dont quelques statuettes, Désespoir particulièrement, et un haut relief : La Poussée, font présager un statuaire qui ne s'arrêtera pas à la superficialité du décor plastique. Si la Conscience de M. A. Puttemans est d'un modelé par trop rudimentaire, sa Lampe en bronze semble promettre un artisan d'art habile et ingénieux. La Révolte de M. Mascré a le défaut de paraître détachée de l'Arc rie l'Étoile, sans que l'influence de Rude soit sensible (et peut-être est-il permis de le regretter ?) dans les autres envois du sculpteur... Enfin, dans la Perle et dans quelques bustes, M. Matton fait preuve d'un métier déjà habile. Si le clavier ne résonne encore que faiblement, le doigté est bon et le son pur. »

1901

(09/11-01/12/1901) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (08e).**
* e. a. Apol Armand, Bastien Alfred, Deglume Henri, De Haene Victor, De Wit, Haustraete Gaston, Marin Jacques, Mascré Louis, Matton Arsène, Nocquet Pierre, Puttemans Auguste, Smeers Frans, Tordeur Jean-François, Wagemans Maurice,



- Octave Maus. Le Sillon in *L'Art Moderne* 21e année, n° 48. Bruxelles, 1 décembre 1901, pp. 307-308, [en ligne], à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2864764_1901_f.pdf
« Lorsque je visitai, la semaine dernière, l'exposition du Sillon, un peu surpris et fort déçu de trouver si peu de jeunesse dans les œuvres des jeunes peintres qui composent ce cénacle, j'eus la bonne fortune de rencontrer mon ami M. Pencil. M. Pencil est un Anglais de bon sens (il y en a) qui adore l'art, aime à discourir et raisonne souvent avec justesse. Ses voyages nombreux, ses visites fréquentes aux divers musées et aux Salons du continent lui ont donné une expérience qu'envierait maint critique professionnel. « Eh ! bien, M. Pencil, » lui dis-je, impatient d'avoir l'avis d'un homme étranger à nos rivalités d'écoles et à nos amours propres de clocher, « voilà un groupe d'artistes qui vous était inconnu. Le Sillon ! Joli nom. Qu'en pensez-vous ? » D'un haussement de sourcil, M. Pencil fit choir de l'œil où il miroite habituellement son monocle et me dit, un peu dédaigneux : « Un sillon est bien, n'est-ce pas ? l'entaille faite par la charrue dans la chair vive de la terre qui doit féconder la semence d'où naîtra la moisson future ? — Parfaitement. — Mais ne désigne-t-on pas du même nom la trace boueuse que laisse sur les routes la roue d'un chariot ? — Vous

connaissez tous les dédales du dictionnaire. — With your permission, cher Monsieur, cette acception caractérise, à mon avis, mieux que l'autre, la peinture terreuse agglutinée aux murs où je vis, en mars dernier, rayonner tant d'exubérante clarté. — Vous aimez la lumière ? — J'aime la vérité, la vie, la nature, et je ne vois ici qu'une succession de paysages tristes, moroses, opaques, de portraits qui semblent exprimer tous la douleur et le découragement. L'ambiance est d'un pessimisme amer. On semble ignorer que les campagnes palpitent sous les caresses de l'air, que le soleil réchauffe et anime la terre, que la clarté est un élément de beauté et de joie. Ces peintres peignent-ils dans leur cave ? Quelle leçon pour eux que cette toile éclatante représentant une jeune femme et sa fille, dont la lumineuse harmonie a délicieusement frappé mes regards à l'entrée du Musée ! N'en saisiraient-ils pas la séduction ? Si j'en juge par le portrait en pied de l'un d'eux (et M. Pencil désignait de la main l'effigie d'un silloniste revêtu de l'uniforme traditionnel), les peintres du Sillon s'efforcent d'apparier leur aspect physique à la morne tristesse de leur vision. Ils sont ténébreux et révoltés. Ils se drapent de deuil. Et ce qui est pis, c'est qu'ils tentent de corriger, en la ramenant à leur interprétation fuligineuse, l'inspiration de certains maîtres français tels que Courbet, Rousseau et Daubigny.... — Vous m'étonnez. Ces jeunes gens se targuent de nationalisme exclusif. Ils sont Flamands. Et nos critiques vantent chez eux le retour aux saines traditions de notre école d'autrefois... » M. Pencil remit son lorgnon ; s'assura que je ne me moquais pas de lui et riposta : « En ce cas vos critiques sont peu clairvoyants. Les maîtres flamands, c'est la joie des couleurs, le triomphe de la lumière. Nous les apprécions comme il convient, nous qui vivons dans les brouillards. Et notre XVIIIe siècle n'existerait pas si Charles Ier n'avait pas fait chercher Van Dyck à Anvers par Lord Arundel. Mais qu'ont-ils de commun avec les prestigieux harmonistes des Flandres, vos broyeurs de soucis, vos narcisses du lac Asphaltite ? Ils se mirent dans le bitume. Ils se soûlent d'ombre. Ils se gargarisent de nuit. Flamands ! Ils mentent à leur race, sensible plus qu'aucune autre à la volupté sensuelle de la couleur. — Pourtant Bastien, Wagemans, Smeers... — Oui, de l'acquis, de la patte, du métier, tout ce qu'on apprend. Les sauces enseignées par les maîtres queux d'Académie. Les recettes consignées dans la Bonne Cuisinière bourgeoise. J'ai vu des peintures qui ressemblent aux leurs à Munich, à Karlsruhe, à Darmstadt. Mais l'élan, la spontanéité, l'enthousiasme, la témérité de l'inspiration prenant librement son vol, où les trouvez-vous ? Ce Sillon est une ornière, je vous l'ai dit. Tous la suivent d'un pas lassé. — Pardon, Deglume ! — Un succédané de votre Claus qui n'a ni la joie souriante, ni la pénétration, ni la palette nacrée de celui-ci. — Et Degreef ? — Le fils du paysagiste qui avait tant de talent ? Il abuse de l'hérédité. — Et les nouveaux venus ? Apol, Haustraete, Tordeur, De Wit ? — J'ignorais qu'ils fussent « nouveaux ». Ils ressemblent tellement aux autres ! Peut-être est-ce pour cela qu'on les a élus. Il semble qu'au lieu de chercher à se créer une individualité, les peintres du Sillon s'efforcent de n'avoir qu'une seule et même vision. Leurs procédés mêmes sont identiques, comme leurs accoutrements. Si bien que le même artiste pourrait signer indifféremment tous les tableaux. C'est la signature omnibus, le cartel fongible... — Je vous trouve sévère. Vous m'accorderez qu'il y a ici quelques bonnes sculptures ? — Je vous le concède. L'effort est plus visible. De Haen a de la puissance calme, bien que son métier sente l'école. Mascré ne manque pas de sentiment. Matton, Marin, Nocquet, Puttemans promettent. Mais sur eux tous pèse l'influence redoutable de ce statuaire dont j'ai entrevu, au parc du Cinquantenaire, à travers une clôture de planches, une mêlée furieuse de corps humains taillée dans le marbre... Bien flamand, celui-là, par l'exubérance des chairs et l'impétuosité des mouvements ! — Oui, un Jordaens en ronde-bosse, on l'a dit. Mais dangereux à imiter. Pourquoi l’imiter ? Pourquoi imiter qui que ce soit ? La nature n'est-elle pas l'éternel modèle ? Et qu'est-il besoin de suivre un panache, blanc ou noir, pour réaliser une sensation d’art ? Si Baudelaire ressuscitait, il dirait qu'en Belgique on peint « par bandes ». Et peut-être, à en juger par ce que je vois ici, n'aurait-il pas tort. C'est fâcheux, car nul n'est artiste s'il ne fait œuvre personnelle et sincère. » Sur ce, M. Pencil prit congé et sortit. Je le vis s'arrêter longuement devant la toile de Van Rysselberghe que la malice de la Commission directrice du Musée a accrochée en face de l'entrée des expositions de Cercles, — et je demeurai songeur ».

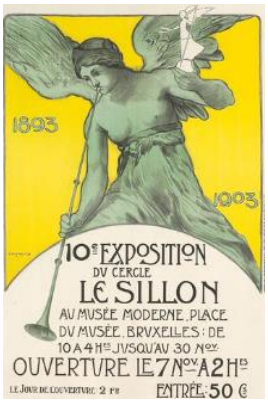
1902

(novembre 1902) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (09e).**
* e. a. Apol Armand, Beulens François, Deglume Henri, de Greef A., De Wit P., Detilleux, Gilbert Paul, Kemmenich, Laudy Jean, Pinot Albert, Marin Jacques, Mascré Louis, Matton Arsène, Nocquet Pierre, Puttemans Auguste, Smeers Frans, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Wagemans Maurice

- Octave Maus. Le Sillon in *L'Art Moderne,* 22e année, n° 47. Bruxelles, 23 novembre 1902, pp. 387-388, [en ligne] à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2864764_1902_f.pdf
« Alfred Bastien n'ayant pas exposé cette année, le Sillon a perdu l'un de ses principaux éléments d'intérêt. Les œuvres du jeune peintre sont de celles, en effet, qui ne laissent jamais indifférent. On les discute, on les exalte, on les critique : elles provoquent, presque toujours, des polémiques salutaires. C'est autour d'elles que se livrèrent jadis les premières batailles du Sillon, et leur absence crée un vide. Si les peintures de M. Bastien manquent à l'appel, l'esprit et les tendances de l'artiste se retrouvent dans la plupart des envois actuellement réunis au Musée moderne. Nous avons fait remarquer déjà l'influence réciproque qu'exercent les uns sur les autres les membres du Sillon. L'analogie de vision persiste dans l'orientation commune. L'accord de tant de jeunes talents est touchant : mais encore est-on en droit de souhaiter que la personnalité de chacun s'accuse davantage. Cette réserve faite, louons M. Wagemans pour son Vieux Rador, robuste morceau de couleur admiré au Salon de Gand, et pour sa Dame en gris, bien qu'ici s'atteste l'inhabileté du peintre à accorder une figure avec le site dans lequel il a voulu l'ériger. Divers autres portraits (celui de M. K., principalement) affirment une palette sonore, harmonieuse, en même temps qu'un métier qui gagne, d'année en année, en aisance et en sûreté. M. Smeeis a un coloris plus terreux, une facture plus lourde. Son Anecdote, qui manque de distinction, un portrait d'homme, la Dame rose et plusieurs études offrent néanmoins de l'intérêt. M. Swyncop se révèle coloriste délicat dans le Portrait de M"" S., traité dans une lumineuse harmonie de tons bleus, blancs et bruns. Sa Musique du pauvre, riche d'intentions, est moins heureusement réalisée. Mais le peintre s'avère en ses Poteries flamandes, bonne et solide étude d'accessoires. " Les impasses et ruelles de M. Detilleux, encore qu'on y puisse critiquer la sécheresse de la facture, ont de jolis détails pittoresques. Parmi les paysagistes, assez nombreux, il convient de citer A. De Greef, P. De Wit (dont la Ruelle à Furnes est charmante, J.-F. Tordeur. H. Deglume, A. Apol. qui, dans ses Chalands au quai, donne l'illusion du vent balayant les nuages. Citons enfin l'après-midi, jolie d'intimité, de M. Lefebvre, et les études ostendaises de M. A. Pinot. Deux nouveaux venus complètent ce contingent : M. Laudy, qui expose de consciencieux, sobres et caractéristiques portraits, et M. F. Bulens, dont les intérieurs d'église, d'un métier indécis et comme ouaté, sont traités dans une gamme argentée qui n'est pas sans charme. Tout cela est d'une bonne moyenne, mais ne révèle aucun tempérament d'exception. On y sent les résultats d'un travail régulier et d'une sage application, sans plus. La sculpture est faiblement représentée. M. Kemmerich expose des études et projets d'une anatomie singulière, d'une forme rudimentaire, dans lesquels des esprits vraisemblablement plus clairvoyants que le nôtre découvrent les promesses d'une maîtrise imminente. M. Gilbert a modelé un Beethoven bien matériel ; M. Marin une figure de Volendam d'aspect passablement commercial et une Judith en marbre qui vaut mieux; M. Mascré, quelques portraits et un Vénusberg plutôt fâcheux. MM. Puttemans, Nocquet, Matton apportent à cet ensemble de tentatives un appoint sans signification spéciale. Il y a mieux à attendre et plus à espérer. »

1903

(/ -30/11/1903) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (10e)**
* e. a : Apol Armand, Bastien Alfred, Bernier Georges, Bernier-Hoppe Jenny .(Mme), Blieck Maurice, Bouy Gaston, Crick Alfred, Deglume Henri, Degreef Godefroid, De Haen Victor, Amédée, Denayer Félix, Detilleux Servais, .Devreese, Gilbert Paul, Gouweloos Jean, Haustraete Gaston, Kemmerich J., Mathieu Paul, Pinot Albert, Laudy Jean, Mascré Louis, Matton Arsène, Mignot Victor, Smeers Frans, Smith Michel, Stevens Guillaume Max, Swyncop Philippe, Verdussen Paul, Wagemans Maurice, Weygers Desiré.
+ Bijoux : Matton Arsène, Puttemans Auguste
+ Cuirs d'art : Delstanche (Mme)



Affiche de Philippe Swuncop

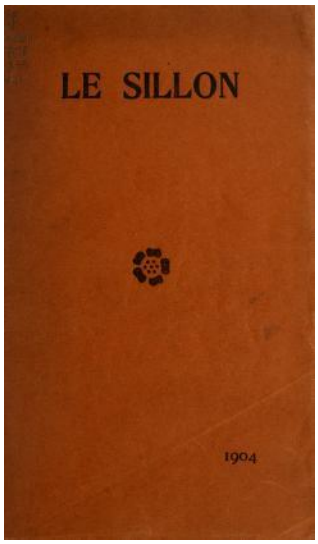
- X. Le Sillon in *L'Art Moderne*, 23e année, n° 46. Bruxelles, 15 novembre 1903, pp. 390-391
[en ligne] à l'adresse : https://digistore.bib.ulb.ac.be/2012/DL2864764_1903_f.pdf
« Le Sillon célèbre son dixième-anniversaire. A cette occasion, il a ouvert une exposition assez importante à laquelle il a convié ceux de ses membres — au nombre de quinze — qui, pour se conformer à l'invariable tradition des cercles d'art, avaient provoqué il y a trois ou quatre ans la scission de rigueur (prononcez « sécession » en allemand). A parler franc, la réconciliation (définitive ou momentanée, nous l'ignorons) des factions rivales n'a pas modifié sensiblement l'aspect que nous offrirent les dernières expositions du Cercle. Si les Hortensias de M. G.-M. Stevens apportent au Salon une note distinguée, raffinée et aristocratique qui tranche sur la vulgarité ambiante, si M. Janssens impressionne agréablement les yeux par son Vestibule, - l'une des toiles les plus délicates du Salon, — si le nu de M. Gouweloos atteste une main experte et un talent qui mûrit, la fusion des deux éléments — l'Ancien et le Nouveau, comme dit la chanson — ne renouvelle guère l'intérêt d'une manifestation artistique qui paraît, depuis ses débuts, figée dans une formule immuable. Le Sillon demeure « centre gauche », hostile aux révolutions et même aux évolutions. Ses membres emboîtent le pas aux maîtres classés, ne s'inquiétant ni du temps qui passe, ni de la lassitude que provoquent les redites. Leur idéal n'étant pas très élevé, ils l'atteignent aisément, par les procédés connus. Quelques-uns ont du talent : Bastîen, Wagemans, Smeers savent de leur métier tout ce qu'on en peut apprendre. Hais aucun d'eux ne donne l'impression de l'artiste supérieur, original, marqué par le destin pour les hautes et définitives réalisations C'est M. Smeers qui nous paraît, cette fois, l'emporter sur Ses camarades. Par l'harmonie du coloris, par la justesse de l'observation et la sûreté de l'exécution, ses deux petites vieilles, Les Araignées (pourquoi ce titre amphibologique ?) constituent un excellent morceau de peinture, tout à fait « du terroir », et qui ne serait pas déplacé au Musée où il représenterait, avec le Violoniste de Wagemans, la décade du Sillon. Ce dernier tente, dans un portrait de petit vieux bonhomme, retour du Salon triennal, de retrouver le succès que lui valut le Vieux Rador. M. Bastien n'expose que trois toiles, dont Tune, Convalescente, agréablement traitée dans une gamme de tons clairs et joyeux. Les paysagistes dominent : MM. Mathieu, Maurice Blîêek, Armand Apof, Paul Verdussen, Henri Deglume, Am. De Greef se rattachent, par une filiation plus ou moins directe, à l'école du réalisme qu'illustra Hippolylc Boulenger, tandis que Victor Mignot (dont les eaux-fortes sont très intelligemment exécutées) s'efforce, en ses impressions automnales, vers une interprétation plus personnelle, d'une intellectualité supérieure. Des fusains de M. Bartholomé, des études de M. Bernier «t de Mme Bernier-Hoppe, le Portrait de G. Devreese vu au Salon triennal et un portrait de femme, par M. S. Delillicux, un bon portrait d'homme et une Piazetta un peu crue de M. Swyncop, une élégante figure, La Robe blanche, de M. Pinot, méritent une mention en ce salonnet qui réunit, en outre, quelques morceaux de sculpture, de valeur moyenne, signés D. Weygers (un sérieux progrès), A. Matton, J. Kemmerich, L. Mascré, A. Crick, V. De Haen, P. Gilbert. Des bijoux artistiques do bon goût composés par MM. A. Matton et A. Puttemans complètent, avec de fort beaux cuirs d'art de M™* Delstanche, — la plus artiste des spécialités qu'a fait naître, en ces dernières années, l'exemple de Mme F. Thaulow, — cet ensemble jubilaire. »

- Marcel Angenot. Le Sillon in *Jeune Effort*, 1e année, n° 7. Bruxelles, décembre 1903, pp. 116-117

« A cette époque où l'art se ravale exclusivement au niveau de l'acheteur, où l'argent est le veau d'or devant lequel tant de faméliques bavent de convoitise il est fatalement avéré que l'impression que dégagent, les expositions picturales, ne s'élève plus au-dessus d'une honnête moyenne et que l'artiste encensé par de niaises galanteries finisse par négliger son but et profaner avec une inconvenante, désinvolture les lois sacrées d'idéal et de beauté où seules devaient viser ses tendances. Au Sillon, malgré la promiscuité de deux-cents toiles, qu'il serait audacieux de mal qualifier, c'est en vain pourtant qu'on y chercherait l'œuvre originale ou exclusive qu'en l'occurrence nous étions en droit d'espérer. Sans doute (et ce n'est pas une excuse) aucun n 'eut l'apparente prétention de produire un chef d'œuvre et dès lors parcourons rapidement ce salon où ne manquent pas, Dieu merci, de talentueux virtuoses, ni de bons peintres ! Au contraire et MM. Smeers, Waegemans, Bastien, Mathieu, Pinot, Blieck, Swyncop, Apol, etc., n'ont pas menti à leur précédente renommée. Monsieur Smeers, avec sa toile des Araignées (c'est ainsi que l'auteur qualifie deux bonnes vieilles tricoteuses ?) s'affirme, sans tricheries, avec une sobriété digne d'éloges, savant coloriste et subtil observateur. Cette œuvre, une des seules qui accuse un sentiment, est une des meilleures du salon. Ses petits vieux, sont aussi très habilement traités. De Bastien. Une cariatide plantureuse, digne de sa fonction et suffisamment bâtie pour supporter avec indifférence le poids des nombreuses critiques qu'elle appelle. Un petit plein air « Convalescence » que je préférerais intituler « Far Niente » c'est d'une touche exquise et lumineuse crois une réjouissance visuelle un sentiment communicatif de quiétude et de bien-être. Je veux rendre ce service à M. Bastien en ne m'appesantissant pas sur telle autre toile affreusement dessinée, mais dont le ragoût du lit est voluptueusement épicé. Waegemans reste le peintre solide et charmeur que l'on sait, son petit vieux : Michel Smith (déjà vu au salon, mais ici infiniment mieux exposé) si —17 curieusement cliché et pour qui le connaît si psychologiquement observé, est une des bonnes pages de la série des roquentins que M. Waegemans semble innover, et qu'il continuera je l'espère pour la plus précieuse utilité biographique et notre satisfaction générale. Très heureusement remarqué, le Mendiant de Salamanque, aimons moins son Absence où malgré un ensemble de délicate tenue, un dos de femme est là, d'une carnation si lourde et si peu vibrante. Swyncop expose cette année un de ses meilleurs portraits, c'est vraiment une œuvre d'observation et d'étonnante habileté, il n 'y a pas là seulement de bonne peinture c'est une toile de caractère et d'expression. D'Albert Pinot un excellent portrait, qui quoique présenté de dos, affirme une parfaite ressemblance. Cette mise en page originale, nous écarte très heureusement de l'éternelle banalité. Toutes nos félicitations. De Laudy encore deux portraits dont un, celui de l'auteur, est très ressemblant et d'une facture sûre et belle. L 'œuvre, est probe et reposante, attachante même. De Haustrate le portrait si bien observé du sculpteur P. K. Apol, paysagiste très en progrès avec sa toile (déjà vue) « Chênaie au soleil couchant » et son vieux canal d'une pâte si savoureuse. De Mignot une toute petite toile « Le Clocher du Ploarc » exquise et pénétrante de sentiments. La Lanterne de Diogène est une œuvre de consciencieuse observation et combien plus cossue que ses gravures, très agréables, mais qui respirent une trop grande confiance dans la facilité d'exécution. De Bernier de bonnes impressions mieux peintes que dessinées. De Mme J. Bernier quelques natures mortes d'une sobre et louable discrétion. Blieck, expose une mer houleuse très habilement enlevée et largement brossée ; dans d'autres toiles encore toutes les qualités de coloriste et de peintre habile ce concentrent. Mrs Paul Mathieu et Degreef deux paysagistes d'une rare adresse. M. Bouy, joli et banal expose quelques pastels de boudoir et plus loin dans un éclairage flou une jeune femme au profil délicat d'une agréable couleur Enfin M. Denayer déconcerte avec son paysage qu'on pourrait intituler : Cyclistes attention, tournants dangereux, et son portrait ne parvient pas à en racheter la pénible impression. La Sculpture, très pauvrement représentée, nous offre avec M. Kemmerich un spectacle de déception peu ordinaire ; un buste, si j'ose ainsi m'exprimer, représente, parait-il, le Dr R., puis un penseur si mal construit et qui nous éloigne brusquement des foncières qualités de l'artiste, il expose cependant une figurine « L'Etreinte » d'un joli mouvement. De Matton une broche originale. Et enfin, heureusement, Paul Gilbert nous présente deux études absolument consciencieuses, le buste de sa mère est un petit chef-d'œuvre d'observation. J'ai ainsi la preuve qu'il donne de la possibilité de faire grand, dans une œuvre de modeste dimension. Voilà de prometteurs débuts. »

1904

(novembre 1904) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (11e).**
* Apol Armand, Bastien Alfred, Bout Gaston, Bulens F., Deglume Henri, Degreef Amédée, De Haen Victor, Delstanche Berthe, Godfrinon Ernest, Haustrate Gaston, Laudy Jean, Lefebvre Maurice-J, Mascre Louis, Matton Arsène, Mignot Victor, Pinot Albert, Puttemans Auguste, Smeers Franz, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Van Den Brugge Romain, Wagemans Maurice.
Catalogue numérisé (archives Getty) :
https://archive.org/details/salonannuel11sill/mode/2up



- M. d. O.,'Onzième Salon annuel du « Sillon »' in *L'Art Moderne*, 24e année, n° 46. Bruxelles, 13 novembre 1904, pp. 370-371.
« Le Sillon a fort heureusement renouvelé l 'intérêt qui s'attache à ses expositions. Il a évité l'écueil de se répéter chaque année en m ontrant des toiles à peu près identiques. Si M. Smeers apparaît avec des qualités qui l'ont déjà fait rem arquer précédemment, il nous offre deux œ uvres d 'un hum our qui pourrait bien lui assigner une place fort enviable dans notre art pictural : le Vieux Jardinier et le Célibataire. Ces personnages sont, avec une puis sante sobriété de moyens, cam pés avec leurs tics et leurs traits les plus caractéristiques. En même temps les différences entre les divers exposants s'accentuent, leur originalité, en général, se précise et s'affirme. Les honneurs reviennent incontestablem ent à M. Alfred Bastien qui plaît par sa fougue et sa variété. Comme ses cam arades, M. Bastien s'est débarrassé des partis pris un peu trop évidents qui faisaient des précédents Salons du Sillon un manifeste de théories artistiques plus encore q u 'une exposition d 'œuvres d 'art. Sa palette s'est éclaircie et elle y a singulièrement gagné. Les ions moins étouffés chantent plus harmonieusement. La robe gris de perle du grand portrait et le somptueux chasseur sont d'une belle richesse d'exécution. Le mouvement des chevaux dans la forêt dénote également un tempérament vigoureux. M. Wagemans expose une robe noire qui serait parfaite si elle n 'était trop collée sur le fond, et des tableautins d'une superbe venue. Mais celui qui arrive à l'impression psychologique la plus forte, c'est M. Laudy, qui comptera parmi les meilleurs portraitistes de notre temps. Les peupliers de M. Deglume, dont le feuillage d 'automne fleurit une combe verte, à la tombée du jour, sont d 'une impression pénétrante de mélancolie. M. Deglume est un luministe. Il s'apparente plus à des artistes comme Hymans et Claus qu'à ses confrères du Sillon. Charmant aussi le Malin de M. Haustrate. Les qualités qui s'indiquent déjà dans la P rairie s'épanouissent dans cette toile vibrante. MM. Swyncop, Apol, Van den Brugge se livrent à des recherches curieuses d'expression, ainsi que M. Maurice Lefevre et M. Pinot. Les pastels de M. Bulens sont faits avec un sens très affiné des tons. Sa chapelle, ses rues dont le dessus des maisons est doré par la lumière qui se m eurt au ciel, son marché, sont d'un fort joli métier. Parmi l'envoi des sculpteurs, il faut m ettre hors de pair une Tête de vieillard, de grande allure, de M. Victor de Haen, la Circé de M. Puttemans et une délicieuse Figure de printemps de M. Mascré. Quant aux cuirs repoussés de Mme Berthe Delstanche, ils sont, comme toujours, d'un goût exquis d'arrangement et de couleur. »

1905

(novembre 1905) Bruxelles, Musée Moderne**. Exposition du Cercle Le Sillon (12e).**
* e. a. Apol Armand, de Haen Victor, Delstanche Berthe, Gilbert Paul, Pinot Albert, Puttemans Auguste, Smeers Franz, Swuncop Philippe, Wagemans Maurice, …
- G. M. Le Sillon in *L'Art Moderne*, 25e année, n° 48. Bruxelles, 26 novembre 1905, pp. 384-385.
« Bien qu'il ne soit guère tranchant, le Salon annuel du Sillon ressemble un peu au couteau de Jeannot, dont on remplaçait successivement les lames et le manche. D'année en année, le Cercle se transforme, substitue aux membres scissionnaires ou démissionnaires des membres nouveaux. Jadis, on y rencontrait Mme Jenny Bernier, MM. G.-M. Stevens, G. Bernier, P. Mathieu, R. Janssens, M. Blieck, F. Toussaint, J. Gouweloos, Henri Meunier, P. Verdussen, E.-A. Coulon, les sculpteurs Crick et

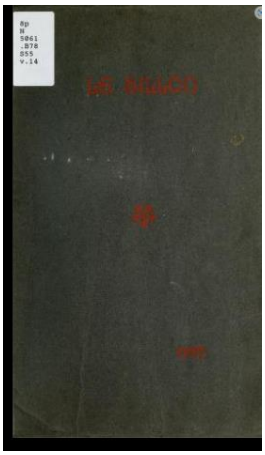
Weygers, qui tous ont disparu. On y vit aussi MM. S. Detilleux, G. de La Perche, F. Denayer, Flasschoen, Jean Gaspar, Léon Bartholomé, et ceux-ci se sont éclipsés à leur tour. D'autres ont pris leur place. Mais ni M. R. Van den Brugge, ni M. J. Laudy, ni MM.-J. Lefebvre, ni M. J.-F. Tordeur, ni M. F. Bulens, ni le statuaire P. Gilbert, - pour ne citer que les recrues les plus récentes, - ne nous paraissent capables d'infuser à l'œuvre commune la vie qui lui manque. L'ensemble de l'exposition est terne, d'une médiocrité que relèvent à peine quelques envois intéressants. C'est, exception faite pour ceux-ci, un assemblage banal d'études et de pochades qui ne marquent ni une tendance déterminée, ni un effort personnel, ni un idéal. La vulgarité domine. On s'étonne de voir des peintres dont plusieurs sont heureusement doués demeurer enfermés dans des formules identiques, alors qu'autour d'eux s'épanouit une floraison d'art qui sera la gloire de notre époque. On s'étonne et l'on s'attriste. Il semble que ces jeunes gens soient sourds et aveugles, que rien de l'évolution significative de la peinture contemporaine ne pénètre jusqu'à eux. Ils s'obstinent en des traditions vieillottes, regardent la nature à travers les musées, redisent tout ce qui fut dit, avec plus d'éloquence, avant eux. Et pourtant quelques-uns d'entre eux sont « peintres », au sens le plus précieux du terme. Dans tel Vieux couloir de M. Smeers, dans tel Temps de pluie de M. Wagemans, dans telle Banlieue de M. Swyncop, dans telle Marine de M. Apol, on sent l'indice d'un irrécusable tempérament de coloriste, apte à discerner et à exprimer les nuances les plus subtiles de la gamme infinie des tons. M. Albert Pinot est, à cet égard, particulièrement doué. Sa Grande marée et diverses impressions de plages, de même qu'un embarcadère de bateaux-mouches sur la Seine, révèlent, en outre, des recherches d'atmosphère et de lumière qui donnent à ses études un attrait particulier. Que ne trouve-t-on, chez les autres, trace des mêmes soucis ! La sculpture est représentée — MM. Marin, Mascré, Matton, Nocquet s'étant abstenus, de même que, dans la section de peinture, M. Alfred Bastien, —par deux marbres, renouvelés de l'antique, de M. Victor de Haen, et par des portraits de MM. Puttemans et Gilbert. Signalons, enfin, le Paravent (feuillage d'automne) de Mlle B. Delstache, très supérieur comme exécution et comme coloris aux cuirs polychromés signés du même nom. »

1906

(/ -26/11/1906) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (13e).**
* Apot Armand, Bouy Gaston, Brohée Louis, Bulens Françoise, Deglume Henri, Degreef Amédée, Godfrinon Ernest, Haustraete Gaston, Huygelen Frans, Laudy Jean, Lefebvre Maurice J., Mascré Louis, Mignot Victor, Nocquet Pierre, Pinot Albert, Puttemans Auguste, Simonin Victor, Smeers Franz, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Vanden Brugge Romain, Wagemans Maurice.

1907

(07/11-24/11/1907) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (14e)**.
*Apol Armand, Brohée Louis, Bulens Françoise, Degreef Amédée, Delstanche Berthe, Godfroid Ernest, Haustrate Gaston, Huygelen Frans, Laudy Jean, Lefebvre Maurice J., Mascré Louis, Matton André, Mignot Victor, Puttemans Auguste, Smeers Frans, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Van den Brugge Romain, Wagemans Maurice, Wouters Henri
Catalogue numérisé (archives Getty) :
https://archive.org/details/salonannuel14sill/mode/2up



1908

(/ - / /1908) Bruxelles, Musée moderne. **Salon du Cercle Le Sillon (15e)**.
* e. a. Bastien Alfred, Claes E., Degreef Amédée, Geudens Albert, Haustraete Gaston, Hens Frans, Lefebvre Maurice J., Mignot Victor, Navez Arthur, Paerels Willem, Thévenet Louis, Thysebaert Emile, Tytgat Edgar, Tordeur Jean-François, Van der Brugge Romain, Van Zeverbergen Georges,

- X. Le XVe Salon du Sillon in *L'Art Moderne*, 28e année, n° 47. Bruxelles, 22 novembre 1908, pp. 371-372.
Dans l'inépuisable jeunesse de notre terre, les uns s'en vont, farouches, personnels, creusant un sillon détourné, supportant seuls un rêve énorme qu'ils labourent à rudes coups de soc. D'autres se groupent et s'attellent à la même charrue pour tracer un sillon commun. Leur geste qui ensemence diffère parfois, mais une même idée les dirige. Voici la quinzième récolte annuelle du Sillon, cercle de jeunes ardents et de tenaces travailleurs. De belles gerbes serrées, bien fournies. On voudrait, sans doute, plus do fleurs imprévues entre les épis. On aimerait voir briller, dans l'or grave entassé, l'éclair du coup de faux, le reflet bien tranchant d'une personnalité qui s'accuse. Mais, que de généreuses moissons ! Parmi les plus hardis laboureurs de ces guérets, nous retrouvons avec plaisir Octave Paerels, dont le Temps gris et L'Embarcadère, œuvres d'un faire large, mouvementé, fougueux, affirment un tempérament bien trempé, déjà maître de soi. Frans Hens, le peintre fervent des atmosphères marines, tient une large part de la rampe, avec de belles et intenses études d'une remarquable profondeur lumineuse. Voici Alfred Bastien, peintre abondant, qui a rapporté d'Algérie une palette chargée des plus séduisantes couleurs. Il est juste de signaler les notations rapides et savoureuses d'Arthur Navez; les paysages d'une technique un peu hésitante, mais d'in spiration sincère, de E. Claes, qui expose du reste une petite toile excellente, les Gerbes; ceux de Gaston Haustraete, dont le Ciel d'été est si clair, si lumineux et d'une fraîcheur délicieuse; les natures-mortes de Thévenet, d'une mise en page étrange, un peu simpliste, mais dont le coloris se dégage et s'éclaircit de plus en plus; les coins fleuris de Van Zeverbergen. Si, à la vérité, on ne rencontre point de toiles d 'un mérite absolument exceptionnel, du moins la médiocrité, l'horrible médiocrité semble exclue de ces envois nombreux. La semence est jetée en bonne terre. Tydgat expose quelques paysages de pâte heureuse, encore qu'un peu brouillée. Thysebaert, tout en se maintenant dans la monotonie d 'un coloris fait de bleus opaques et lourds, trouve une note d'intéressante inspiration dans son Bal masqué. Je dois me borner à citer J.-F. Tordeur, Mignot, Van der Bruggen, Lefèvre, Geudens, De Greef, peintres dans la note calme, et d'autres, et d'autres. Quelques sculptures assez gauches, assez puériles, et quelques cuivres habilement travaillés complètent cette exposition où il y a d'excellentes impressions à moissonner.

1909

(02/11-21/11/1909) Bruxelles, Musée Moderne. **Salon Le Sillon (16e)**
* Bastien Alfred, Beauck François, Bulens François, Delstanche Berthe Mme, Denise Jeanne, Ensor James, Godfrinon Ernest, Haustrate Gaston, Jefferys Marcel, Kemmerich, Lefebvre J. Maurice, Mascré Louis, Navez Arthur, Oleffe Auguste, Puttemans Auguste, Ramah Henry, Rombaux Egide, Simonin Victor, Smeers Frans, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Tyd Edgar, Van den Brugge Romain, Van Zevenberghen Georges, Wagemans Maurice, Wouters Rik.

Catalogue numérisé (archives Getty) :
https://archive.org/details/salonannuel12sill/mode/2up

- F. H. Le Sillon in L'Art Moderne, 29e année, n° 46. Bruxelles, 14 novembre 1909, p. 362.
Il y a cette année peu de chose à dire de l'exposition de ce cercle, qui nous avait accoutumé à constater de plus remarquables efforts. On y sent moins de travail que de coutume ; il semble que les œuvres exposées aient été assemblées avec quelque hâte et que les peintres les aient eux-mêmes produites trop rapidement, pour faire nombre. Je ne parle pas de la très intéressante série de natures mortes d'Ensor, où celui-ci s'avère peintre dans toute la force du terme. Ce sont des morceaux d 'un coloris truculent, d 'un dessin souple et vivant, des pages vraiment savoureuses. Ses grands dessins sont aussi curieux,

robustes, et campent de vrais types, saisissants et admirablement observés. Mais le Salon ne nous réserve aucune autre surprise. Le Portrait de Louis Thévenet par Oleffe a été vu ailleurs. Alfred Bastien que l'on retrouve avec son tempérament ardent, me parait pécher par l'emploi d'un coloris qui touche au clinquant. Marcel Jefferys montre une Japonaiserie d 'un joli effet, mais ses rapides notations de foules n'ont pas toute la légèreté que l'on désirerait. Il faut noter, cependant, de Swyncop quelques curieuses impressions qui sont d 'un peintre bien doué, entre autres Betsy, une Étude en bleu d 'un faire large, et de bons dessins. L'envoi de Georges Van Zevenberghen n'offre pas les qualités de forme et de coloris que l'on attendait de ce peintre dont la vision si juste s'est déjà maintes fois révélée. François Beauck nous montre une Vue de Venise chatoyante et d'un rythme exquis, et d'autres Impressions vénitiennes très fines et nuancées. Par contre, les nombreuses toiles de Frans Smeers, encore que lestement enlevées, sont d 'un coloris fade, blafard et vulgaire. De Wagemans aussi l'on était en droit d'attendre mieux. Citons encore quelques Nus intéressants d'Arthur Navez, de claires études de Jean-François Tordeur, les plâtres d 'Égide Rom baux. De fort jolis cuirs décorés de Mme Berthe Delstanche complètent cette exposition. Le Sillon se doit à lui m m e une sérieuse revanche.

1910

(novembre 1910) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (17e).**
* e. a. Apol Armand, Bastien Alfred, Bulens François, Colin Jean, Delstanche Berthe, Godfrinon Ernest, Haustraete Gaston, Michaux Pierre, Mignot Victor, Navez Arthur, Ramah, Rion Lucien, Schirren Ferdinand, Simonin Victor, Smeers Franz, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, etc.

- Le XVIIe Salon du Sillon in *L'Art Moderne*, 30e année, n° 49. Bruxelles, 4 décembre, p. 389.
Le Salon du Sillon qu'abrite en ce moment le Musée moderne ne révèle aucun caractère combatif. Il est vrai que depuis quelques années on a pu s'habituer à voir ce Cercle non pas s'assagir - car il ne manifeste jamais, que je sache, des instincts novateurs - mais perdre peu à peu cette sorte de crânerie incontestable avec laquelle il prétendait autrefois soutenir, malgré tout, les formes traditionnelles de la peinture contre le mouvement irrésistible des nouvelles formules. Le Sillon fit preuve, en ce temps-là, d'une énergie qui fut parfois heureusement inspirée. Il y avait de l'audace à vouloir mener avec succès une lutte en somme assez inégale. Les membres du Sillon se sont-ils convertis ? Pas le moins du monde. Leur idéal de peinture n'a guère fort évolué depuis les jours de lutte. Peut-être se rendent-ils compte enfin que la résistance est inutile, et songent-ils à poursuivre dans le repos ce qu'ils avaient espéré faire triompher dans le tapage ? Quoi qu'il en soit, le Sillon n 'a guère beaucoup gagné à ce repos ; le terrain n 'en est pas devenu plus fertile. Si l'on a le droit de constater le peu de surprise que procure cette exposition, il faut cependant reconnaître certains progrès chez quelques-uns des peintres qui y ont pris part. Nous avons déjà eu l'occasion de vanter les qualités de vigueur, de mouvement, de fermeté qui recommandent les tableaux de M. Bastien. Le peintre de Ma Mère est un coloriste moins attentif aux subtilités de l'atmosphère qu'aux dehors pittoresques des choses. Les paysages qu'il expose au Sillon, et notamment Nieuport, sont néanmoins bien inspirés et dénotent chez l'artiste un acheminement vers une conception plus claire de la nature ; chez M. Gaston Haustraete également on peut constater une volonté bien arrêtée de sortir de l'ornière ; ses compositions, comme Promenade, Intérieur, Service blanc, sont, il est vrai, assez blafardes, mais elles ne manquent pas de vie, et l'ordonnance en est déliée et d 'une allure assez originale même. M. Swyncop est un coloriste de talent. On voudrait cependant plus de légèreté dans sa peinture. Son Nu est curieux dans la symphonie en bleu des tapis et des tentures ; mais, malgré le dessin plein de qualités, on ne peut s'empêcher de déplorer la couleur irréelle de la chair ; il semble que l'artiste lui ait peint un maillot en guise d'épiderme... Les vues de Versailles de M. Lefebvre sont bien étroitement observées. Je gage que « Mesdames de France » ne les eussent pas reconnues. MM. Rion et Mignot, dans les mêmes sujets, se sont montrés mieux inspirés. Citons, pour finir, une Marine de M. J. Michaux, enlevée d 'inspiration, et qui est certes l'une des meilleures œuvres du Salon.

1911

(novembre 1911) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (18e).**
* e. a. Bastien Alfred, Beauck François, Degreef Amédée, Godfrinon Ernest, Haustraete Gaston, Lefebvre Maurice J. Navez, Niekerk Maurits, Paerels Willem, Ramah, Schirren Ferdinand, Swyncop, Thumilaire Léon, Tytgat Edgard, Wouters Rik, etc.

1912

(26/10-17/11/1912) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (19e).**
* Apol Armand, Bastien Alfred, Colin Jean, Degreef Amédée, Godfrinon Ernest, Haustraete Gaston, Lefebvre Maurice J., Navez Arthur, Laudy Jean, Ramah, Swyncop Philippe, Tordeur Jean-François, Simonin Victor, Spilliaert Léon.
** Ramah présente un important ensemble d'eaux-fortes destinées à illustrer les Villages illusoires d'Emile Verhaeren.

- Frans Hellens. Le Salon du Sillon in L'Art Moderne, 32e année, n° 45. Bruxelles, 10 novembre 1912, pp. 352-353.
« A considérer la plupart des exposants de ce Salon, on s'aperçoit que la grande préoccupation qui domine encore dans tous leurs efforts, c'est celle du morceau de peinture ; la belle tranche de couleur, grasse et saine, appétissante, découpée sans parcimonie, et servie toute saignante. La couleur pour la couleur ! Tel est le cri de ralliement. C'est beaucoup, et c'est peu. Nul ne peut nier, par exemple, que M. Alfred Bastien est un peintre remarquablement doué auquel il ne manque qu'un goût plus raisonné pour réussir. Son instinct de Flamand vigoureux le porte à réaliser des tableaux où la couleur abonde. Il se livre tout entier à son tempérament ; il est prodigue de « belle pâte », il n'épargne pas sa palette, et sur ses toiles on sent des coups de brosse généreux. Mais il ne cherche pas à discuter sa propre sensibilité ; il va de l'avant, sans se demander si le beau morceau de couleur qui s'étale devant lui est le produit d'un goût sûr, à toute épreuve. Prenez son grand tableau du Sillon, ce Nu où le peintre semble s'être tout entier dépensé. Il y a incontestablement là-dedans de grandes qualités de vigueur. L'exécution en est puissante et, semble-t-il, d'un seul jet. Mais quel discernement l'artiste a-t-il apporté dans tout cela ? Faites abstraction de cette facture vigoureuse ; sous cette couche de pâte abondante et généreuse, qu'y a-t-il ? A part quelques harmonies de tons, assez communes du reste, il ne reste que peu de chose ; rien de remarquable dans le dessin, aucun effort d'imagination dans l'arrangement. Pour peindre cette chair, ces étoffes, ces accessoires, l'artiste a employé les mêmes couleurs ; il n 'a pas fait de différence entre les objets ; il les a à peine regardés, et il les a tous enduits du même ciment. On pourrait en dire autant, toutes distances gardées, de M. Jean Colin, dont la couleur est d 'ailleurs rarement séduisante, de M. Swyncop, coloriste plus subtil mais peu soucieux, semble-t-il, de la forme. Chez MM. Godfrinon et Haustraete, on trouve déjà des préoccupations plus hautes. Le souci de la composition, la recherche de l'atmosphère, du mouvement, de la vie en un mot, donnent à leurs tableaux une réelle valeur. Malgré des maladresses, des lourdeurs, des fautes de goût manifestes, on sympathise davantage avec leur art et on s'intéresse à leurs efforts. Il est une autre catégorie d'artistes qui ne se localisent ni dans la couleur ni dans le dessin, mais qui cherchent à pénétrer plus loin. Pour eux, la couleur ou le dessin n'ont de valeur qu'en tant qu'ils s'accordent avec l'esprit des êtres et des choses auxquels ils prêtent leur attention. De ce nombre est M. Léon Spilliaert, à qui le Comité du Sillon a eu l'excellente idée de s'adresser, et qui a envoyé à ce Salon une série de dessins rehaussés et d 'aquarelles qui constituent sans aucun doute, avec les eaux-fortes de M. Ramah, dont nous parlerons plus loin, la partie la plus intéressante de l'exposition. Il n'y a guère longtemps, quelques semaines ù peine, M. Spilliaert exposa au Salon du cercle Doe stil Voort un ensemble de dessins qui furent très remarqués. Il y révélait un sens très aigu des réalités en apparence banales, dont l'artiste avait su extraire d 'étranges et troublantes beautés. Cette nouvelle série me semble plus remarquable encore que la première et elle donne une idée plus complète des moyens et des tendances de son art. Rien de plus simple que ses données. Il les a prises autour de lui. C'est le secret de l'art véritable, de faire vivre, d'exprimer la vie intime des choses et des êtres qui sont à notre portée immédiate ; c'est aussi sa difficulté. Vase et Coquillage, l'Oignon, les Bouteilles, la Lampe, tels sont

les titres très simples de ces tableaux. Rien d'inerte dans ces matières. Quelques reflets, vifs comme des regards, l'inflexion d 'une ligne, un ton sonore, des symétries étranges, suffisent pour suggérer d'obscures et silencieuses existences auxquelles nul n'a l'habitude de prêter attention. Autour de tout cela règne une atmosphère de mystère, une ambiance d'inconnu. Remuez un peu cet art en apparence sec et simpliste, et vous verrez percer le regard sarcastique du peintre embusqué dans l'ombre. Pour ceux qui reprocheraient à l'artiste le simplisme du dessin, je signale les Statuettes. Pour ceux qui lui contesteraient le talent de composer et d'imaginer, je signale le Printemps. Un autre artiste que le Sillon a la bonne fortune de posséder, c'est M. Ramah . Rarement on a pu admirer plus bel envoi de cet étonnant et puissant dessinateur. Sa suite d'eaux-fortes pour illustrer une nouvelle édition des Villages illusoires de Verhaeren est une série de petits chefs-d'œuvre hallucinants. Je ne pense pas qu'on n'ait jamais été plus près de la pensée du poète. Le Passeur, les Pécheurs, le Meunier, la Vieille, le Silence, le Sonneur, autant de pages d'un dessin serré, d'une surprenante cohésion malgré l'abondance de l'imagination, autant de merveilles dignes des admirables poèmes auxquels ils doivent être joints dans l'édition nouvelle qu'on prépare. »

1913

(31/10-11/19/1913) Bruxelles, Musée Moderne. **Exposition du Cercle Le Sillon (20e).**
* e. a. Permeke Constant, Ramah, Spilliaert Léon.

LE GROUPE SE DISSOUT AU DEBUT DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE.